

Standard operating procedure

Premier revers pour Errol Morris

Procédure standard — États-Unis 2008, 121 minutes

Mathieu Perreault

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perreault, M. (2008). Compte rendu de [Standard operating procedure : premier revers pour Errol Morris / Procédure standard — États-Unis 2008, 121 minutes]. *Séquences*, (256), 48–48.

STANDARD OPERATING PROCEDURE

Premier revers pour Errol Morris

Errol Morris n'a jamais eu peur des sujets controversés. Ni du mal avec un grand M. Son avant-dernier film, *Mr. Death*, racontait les « recherches » d'un spécialiste des chaises électriques qui a témoigné pour la défense d'un extrémiste qui niait l'Holocauste, en affirmant sur la base de tests douteux que les briques d'Auschwitz n'ont jamais été en contact avec du gaz Zyklon.

MATHIEU PERREAULT

Maintenant, il s'attaque à la prison d'Abu Ghraib, où des soldats américains ont humilié des prisonniers irakiens, avec **Standard Operating Procedure**. Reprenant la technique qui l'a rendu célèbre avec le film **The Thin Blue Line**, où il recréait avec des acteurs un meurtre pour lequel un innocent avait été condamné à mort par un procureur texan véreux, il montre le quotidien des jeunes policiers militaires américains et de leurs prisonniers, qu'ils soumettaient à des positions inconfortables pendant des heures, laissaient nus devant des femmes, obligeaient à porter des soutiens-gorge en dentelle ou à simuler la sodomie entre eux et avec des chiens.



Norris prêche à des convertis

Seulement, Abu Ghraib n'est pas **The Thin Blue Line**. Là où Morris avait dévoilé une injustice, il ne fait qu'ajouter aux dizaines d'articles qui ont exposé les sévices de la prison irakienne depuis qu'un journaliste du *New Yorker*, en 2004, les a rendus publics. Le suspense n'y est pas. Certes, il est révélateur de comprendre l'état d'esprit et le contexte d'Abu Ghraib. Mais comme on connaît la fin de l'histoire, la technique controversée d'utiliser des acteurs dans un documentaire a finalement plus de désavantages que d'avantages. Morris prêche à des convertis (le documentaire a été particulièrement apprécié dans les milieux de gauche, représentés par des magazines comme le mensuel *Harper's*), et à cause des acteurs on a l'impression désagréable qu'il arrange la vérité pour qu'elle soit plus convaincante.

Le même raisonnement tient pour le paiement des sources. **Standard Operating Procedure** a aussi attiré des critiques parce que Morris ne dévoile pas, dans le générique, qu'il a

payé les soldats qui ont témoigné. Il a rétorqué que sans cela, ils n'auraient pas accepté de passer des heures avec lui. Mais justement, leur histoire était déjà connue dans ses grandes lignes. Pourquoi alors risquer de pervertir le lien de confiance du public avec les documentaires en payant les entrevues, une pratique qui va à l'encontre d'un principe fondamental du journalisme nord-américain ?

D'autant plus que Morris s'est justement fait un nom à cause du lien de confiance qu'il parvient toujours à établir avec ses sujets, lien qui lui a notamment permis de recueillir la confession abracadabrante du procureur texan de **The Thin Blue Line** : « Faire condamner un coupable, ce n'est pas si difficile; ce qui est vraiment difficile, c'est de faire condamner un innocent. » On peut penser que **Standard Operating Procedure** est moins réussi précisément parce qu'il n'a pas réussi à charmer ses interlocuteurs et qu'il a dû les payer pour parvenir à ses fins.

On pourrait rétorquer que **The Fog of War**, le film où Morris revoyait avec Robert McNamara les erreurs du Vietnam, n'était pas non plus une nouveauté. Mais à tout le moins, les géniales élucubrations de l'ancien secrétaire de la Défense survenaient longtemps après la fin de la guerre du Vietnam. Et McNamara n'avait pas expliqué aussi en détail ses vues des dizaines de fois.

Détail à noter, Abu Ghraib est souvent comparé à My Lai, au Vietnam, où des soldats américains ont massacré des civils qu'ils avaient fait prisonniers. C'est le même journaliste du *New Yorker*, Seymour Hersch, qui a dévoilé les deux scandales. Peut-être Morris aurait-il eu avantage à attendre dix ans avant de s'attaquer à l'Irak, tout comme il a attendu plus de 30 ans pour trouver une manière originale de parler du Vietnam, qui a tant marqué le campus de l'Université de Berkeley où Morris étudiait au début des années 70, et où il a fait ses premières armes en cinéma.

Le livre que Philip Gourevich, le journaliste du *New Yorker* qui a cosigné le scénario de **Standard Operating Procedure** avec Errol Morris, a tiré des entrevues pêche aussi par redondance. Gourevich est certes un excellent raconteur, mais son livre sur le Rwanda, où il relatait ses rencontres tendues dans les bars d'hôtels chics au Congo avec les criminels de guerre hutus, était beaucoup plus frais que son instantané des états d'esprit des jeunes policiers militaires de Guantanamo. Ses explications quant au paiement des sources — ce sont des entrevues faites par Morris, il n'a fait qu'en reprendre le matériel — sont également peu convaincantes.

■ **PROCÉDURE STANDARD** – États-Unis 2008, 121 minutes – **Réal.** : Errol Morris – **Scén.** : Errol Morris – **Images** : Robert Chappell, Robert Richardson – **Mont.** : Andy Grieve – **Mus.** : Danny Elfman – **Son** : Jeremy Bowker – **Dir. art.** : Steve Hardie – **Avec** : Lynndie England, Janis Karpinski, Charles Graner – **Prod.** : Julie Ahlberg, Errol Morris. – **Dist.** : Métropole.